

Battle: Los Angeles — États-Unis 2011, 116 minutes

Claire Valade

Number 272, May–June 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64787ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Valade, C. (2011). Review of [*Battle: Los Angeles* — États-Unis 2011, 116 minutes]. *Séquences*, (272), 57–57.



Battle: Los Angeles

Soyons clairs, *Battle: Los Angeles* est loin d'être un chef-d'œuvre. Comme tant d'autres, il souffre d'un mal très répandu à Hollywood, la «stéréotypite aiguë». Pigeant dans à peu près tous les films catastrophes et de science-fiction produits en 110 ans d'histoire du cinéma, *Battle: Los Angeles* raconte une histoire d'invasion extraterrestre archiconnue. Pire, il lui donne vie par des choix filmiques (écriture, mise en scène, effets spéciaux, direction artistique) qui n'apportent pas grand-chose de nouveau. Il y a du *District 9* dans son côté cru et des échos de *Signs* dans la manière furtive dont les envahisseurs sont révélés. Il y a des relents de trucs aussi disparates que *Cloverfield*, *Earthquake*, *Independence Day* et même *Speed* avec son autobus damné. Le scénario et sa structure sont loin

d'être exempts de clichés, comme en témoignent le discours patriotique et le sacrifice d'hommes valeureux.

Cela dit, sans être un chef-d'œuvre, le film a au moins le mérite de ne pas prétendre être autre chose que ce qu'il est vraiment : un gros machin qui fait boum. Il est surtout sauvé de la médiocrité absolue par le fait que l'on ne suit qu'un seul groupe de marines et de civils. Cette proximité spectateur-personnages permet d'établir une catharsis plus efficace. On s'attache à ces gens-là, particulièrement à la lumière des horreurs innombrables qu'ils vivent. De plus, la majorité des acteurs prennent exemple sur le jeu relativement sobre et honnête d'Aaron Eckhart. Cela permet au moins d'éviter, sans les évacuer complètement, les écueils les plus excessifs et dégoulinants de sentimentalisme patriotique. Somme toute, malgré ses énormes défauts, le film se laisse regarder mieux que d'autres du même acabit. N'empêche, alors que le générique de fin commence à défiler à l'écran, le nom de la maison de production revient à l'esprit. On ne peut s'empêcher de penser que ça prend quand même un certain culot pour baptiser sa compagnie *Original Film...* et produire des films comme celui-ci ! Il faut croire qu'il y a des gens qui comprennent le sens du mot «ironie», même à Hollywood.

CLAIRE VALADE

■ **MISSION: LOS ANGELES** | États-Unis 2011, 116 minutes — Réal. : Jonathan Liebesman — Scén. : Christopher Bertolini — Int. : Aaron Eckhart, Ramon Rodriguez, Cory Hardrict, Ne-Yo, Michelle Rodriguez, Jim Parrack, Will Rothhaar, Bridget Moynahan, Michael Peña — Dist. : Columbia.



Le Colis

Très, très agréable de revoir Gildor Roy au grand écran dans cette comédie particulièrement réussie. Emmanuel Bilodeau en bon gars naïf est ici à son meilleur. Un investisseur immobilier joueur compulsif se retrouve aux mains d'un livreur de courrier dont la situation financière est si précaire qu'il risque de ne plus voir sa petite fille. Premier long métrage de la diplômée de l'UQAM Gaël D'Ynglemare, *Le Colis* nous propose des dialogues fins à l'humour débridé. En collaboration avec l'humoriste Jean-Marie Corbeil, qui signe les dialogues, l'équipe nous donne un duo improbable qui pourrait se rapprocher de celui de Pierre Richard et de Gérard Depardieu dans *Les Fugitifs* (1986), *Les Compères* (1983) ou encore *La Chèvre* (1981) de Francis Veber. Rien de trop neuf dans le scénario mais un rythme soutenu, des répliques pertinentes et un montage sonore qui portent les gags.

Des acteurs inspirés qui, pour une rare fois, ont un texte intéressant à livrer. Et fait rare, chacun a sa «parlure». Jean-Marie Corbeil est diplômé de l'École nationale de l'humour depuis 1992. Dans le rôle de Shot Gun, il est le plus caricatural des personnages. Plusieurs visages associés à l'humour font de petites apparitions dont Pierre Verville, Jean-François Mercier ou Pierrette Robitaille. Les scènes du cauchemar de joueur de Jacques (Gildor Roy), des fantômes de meurtre de Michel (Emmanuel Bilodeau) ou de la lecture de Jade (Alice Morel-Michaud) sont très bien illustrées et le montage sonore nous fait bien suivre l'émotion. Les jeux avec la musique indiquent qu'on a bien soigné la post-production. Sous le manteau de la comédie légère, on se pose quand même des questions importantes pour la société québécoise : «C'est quoi être un homme?» ou «Tes rêves c'est-tu les tiens ou ceux des autres?». Dans cet univers où les personnages font le bilan de leur vie, c'est par la symbolique des souliers de course que le personnage de Michel vivra sa transformation. Jacques, lui, devra faire face et demander pardon. Souhaitons que ce premier volet soit fructueux pour D'Ynglemare et Corbeil, que le tandem Bilodeau-Roy connaisse un beau succès et que le public ne boude pas son plaisir.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ **Canada [Québec]** 2011, 105 minutes — Réal. : Gaël D'Ynglemare — Scén. : Gaël D'Ynglemare — Dial. : Jean-Marie Corbeil — Mus. : Jean-François Lemieux et Guy Kaye — Int. : Emmanuel Bilodeau, Gildor Roy, Evelyne de la Chenelière, Alice Morel-Michaud, François Léveillé, Jean-Marie Corbeil, Sylvie Léonard, Paul Doucet — Dist. : Séville.